

ENTRE L'OCCIDENT ET L'ORIENT :
LA CONDITION FEMININE AU XVIII^E SIECLE
DANS *LES LETTRES PERSANES* DE
MONTESQUIEU

Alani Souleymane

Department of European Studies
University of Ibadan

Telephone: +2348033525440; +2348185008185

Email: alansoula@yahoo.com
al.souleymane@mail.ui.edu.ng

AVANT – PROPOS

Le souci de résoudre l'équation homme-femme dans toutes les facettes de la vie ainsi que la prise de conscience de la 'subalternité' de la femme par rapport à l'homme présupposent une période latente où les droits des femmes furent négligés, voire bafoués. L'étude des femmes dans une œuvre française du début du XVIII^e permettra d'examiner les représentations des femmes à un moment où le mouvement féministe était encore à ses balbutiements. Montesquieu laissaient transparaître la plupart de ses préoccupations dans son premier ouvrage *Lettres persanes*, en inauguration d'un siècle où grand nombre des études critiques cherchaient à expliquer certaines questions selon un esprit rationnel dont l'aboutissement à l'époque était la Grande Révolution de 1789. L'œuvre est une satire où la confrontation de deux cultures sert de tremplin pour inculquer une leçon de relativisme. Loin de chercher à déterminer les derniers remparts de l'oppression des femmes par un monde à dominance patriarcale, cet article tente de revisiter les représentations des femmes et la quête du bonheur chez les femmes françaises et orientales ainsi que le symbolisme de leur lutte pour l'émancipation, à un moment où l'humanité, en France particulièrement, se souciait plutôt des droits de l'homme en général. Nous espérons situer la position de l'œuvre de Montesquieu vis-à-vis de l'oppression politique, sociale et psychologique des femmes.

Mots clés : féminisme, droits, dominance, patriarcale, bonheur

« On ne naît pas femme, on le devient »
Simon de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*

INTRODUCTION

Malgré l'émergence de mouvements féministes pendant la Révolution Française, le rôle de la femme était confiné au statut de mère et d'épouse. Thycidide annonce que très peu d'intellectuels, à l'image du Marquis de Condorcet et de François Poulain de la Barre, prônaient l'égalité des droits entre les hommes et les femmes. Pour la majorité, la femme devait se soumettre à l'homme, compte tenu du mythe chrétien de la création de la femme « non en même temps que l'homme, mais à partir de l'homme... ». A la veille de la Révolution française, les mentalités traitaient encore la femme de tentatrice, fatale, et cause de nombreux malheurs.

L'élaboration des *Lettres persanes* intervient comme une satire des mœurs contemporaines françaises selon le modèle des récits de voyage qui permettent à des étrangers de formuler une réflexion sur la société française. En opposant l'Orient et l'Occident, y compris l'inclusion de la critique des femmes françaises et des histoires de harem, le roman épistolaire de Montesquieu peut être considéré comme un traité féministe sur l'image des françaises au début du XVIII^e siècle ainsi qu'une représentation de la femme orientale. Quelles sont les positions de Montesquieu par rapport à l'image de la femme française européenne ? Quelles représentations donne-t-il à la femme orientale ? Renforce-t-il les rôles et les images traditionnelles attribuées aux femmes ou les subvertit-il ?

I. LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DU XVIII^E SIÈCLE

Lettres persanes (1721) de Montesquieu est la satire des coutumes, des institutions, des événements et des mœurs françaises du XVIII^e siècle : la mort de Louis XIV, le déclin et la chute de la monarchie absolue, l'amour de la liberté et des idées républicaines, la prédominance de l'argent (Darcos & Tartayre, 1990 : 8). A la mort de Louis XIV « la cour cesse d'être le centre du pays et la source de l'opinion » (Lagarde et Michard, 1967 : 7). Dans son rôle intellectuel ou social, dans le mouvement des idées, la cour est supplantée par les salons, les cafés et les clubs.

Les salons littéraires, généralement tenus par des femmes dont les maris sont libéraux, absents ou morts, ont fait leur apparition au XVI^e siècle et se sont épanouis dans les siècles suivants. La protection et le soutien financier des femmes qui les ont tenus ont contribué de façon majeure à des projets d'importance capitale. Ces salons exercèrent une influence considérable sur les mœurs et la littérature. Parmi ces salons, on note l'hôtel de Rambouillet au XVII^e siècle. Au XVIII^e siècle, on trouve les salons la marquise de Lambert, de Suzanne Necker, ou Germaine de Staël qui accueillaient des écrivains et les artistes à l'instar de Voltaire, Montesquieu et D'Alembert. Aussi, la dictature des salons, de la Régence à la Révolution, est-elle une dictature des femmes. Elle est devenue, en effet, au XVIII^e siècle « le principe qui gouverne, la raison qui dirige, la voix qui commande » (Bertaut, 1954 : 19). Montesquieu était sollicité par plusieurs salons, notamment ceux de Mme de Lambert et de Mme de Tencin.

Les femmes, à l'instar de Cathérine pour Didérot, apportèrent leur protection aux écrivains face à la censure (Darcos & Tartayre, 1990 : 8). La censure, en effet, entraînait

la publication de livres importants à l'étranger, ou bien, par exemple, l'annonce de l'édition des *Lettres persanes* à Amsterdam alors qu'elles étaient imprimées à Rouen.

Montesquieu appartient à ce commencement du XVIII^e siècle où les philosophes croient que la raison humaine peut résoudre tous les problèmes et croit également au progrès. La littérature de l'époque, traitait des réactions pertinentes à des événements qui semblaient être singulièrement dictés par le caprice des rois ou des maîtresses. Par exemple, Voltaire (*Candide ou l'optimisme*, Chap. xxx) proposait : « il faut cultiver notre jardin ». Autrement dit, Voltaire rejetait les spéculations frivoles, futiles, et proposait que la vie soit acceptée telle qu'elle est. Il suggérait un effort pratique pour améliorer la condition humaine. Denis Diderot se consacra à la constitution de l'*Encyclopédie* de 1747 à 1766. Le thème fondamental de Rousseau était la liberté humaine. Pour Rousseau, « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers » (*Du Contrat social*, chap.1.).

Pourtant, les philosophes s'étaient distingués par leurs styles littéraires, adaptant le langage à leurs besoins nouveaux et expérimentant dans plusieurs directions comme celle du roman épistolaire. Cependant, en choisissant d'écrire un roman en lettres, Montesquieu présentait les mœurs contemporaines de façon piquante afin de séduire le public.

II. MONTESQUIEU ET LES *LETTRES PERSANES*

Les œuvres principales de Montesquieu montrent qu'il n'écrivait pas directement pour la cause et la condition féminine : *Le temple de Gnide*, *Les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734), *De l'esprit des lois* (1748) ou du rapport que les lois doivent avoir avec la constitution de chaque

gouvernement, les mœurs, le climat, la religion, le commerce, etc. (un traité qui essaie de comprendre la réalité humaine).

Lettres persanes oppose les sociétés de l'Orient et de l'Occident. À travers les observations de deux Persans, Usbek et Rica, échangeant des lettres, Montesquieu a pu montrer un portrait satirique de la vie contemporaine à Paris et tourner en dérision la société française. Pour illuminer les attitudes de la société de l'époque, il a introduit des histoires du harem, d'incidents persans et de leurs commentaires.

Les lettres persanes comprennent 161 lettres, écrites de 1711 à 1720 principalement par Usbek, grand seigneur d'Ispahan, qui a quitté son pays sous prétexte d'étudier les sciences de l'Occident. D'autres lettres sont écrites par Rica qui l'accompagne jusqu'en France. Leurs correspondants sont Irben à Smyrne, Rhédi à Venise, Mirza, Rustan, Nessib à Ispahan. Les lettres échangées entre les divers compagnons, les messages adressés aux épouses du harem et les réponses qui, en retour, décrivent la vie à Ispahan en l'absence du maître, alimentent la trame romanesque.

Montesquieu y dénonce les vices d'une société en pleine crise et montre le développement du scepticisme chez ces voyageurs partagés entre deux mondes. Au même moment, Usbek reçoit des lettres qui le renseignent sur ce qui lui arrive au harem. Les femmes se plaignent de la sévérité des eunuques. Pendant l'absence d'Usbek, la situation au harem s'est beaucoup dégradée. Jalousie et infidélité de toutes sortes sévissent. Usbek, toujours plus inquiet, décide de rentrer en Perse. À ce moment, le drame final éclate (lettre 147 à 161). Le grand eunuque mort, les femmes se révoltent. Roxane, avant de se tuer, exalte son infidélité et proclame sa haine envers Usbek.

III.FEMINISME, PERCEPTION DE L'AUTRE, ORIENTALISME

Le féminisme

Plusieurs événements ont contribué à la formation du mouvement connu aujourd'hui comme le féminisme et ses nombreuses variations dont toutes se préoccupent uniquement de la question de la femme. De nos jours, il se donne plusieurs appellations selon la doctrine ou l'idéal de ses précurseurs : féminisme libéral, radical, humaniste, marxiste, analytique, postcolonial et lesbien. Il existe d'autres variantes émanant du préjugé ou de la différence raciale et culturelle. On retrouve le « womanisme » ou le féminisme des noirs (black feminism) propagé par les femmes noires en Amérique. En Afrique, les écrivains et les critiques, se méfient du terme. Certains continuent à utiliser le terme féminisme alors que d'autres adoptent le « womanisme » et « le motherisme », ou encore le « Stiwanisme : social transformation including women in Africa » transformation sociale y compris les femmes en Afrique (Sotunsa 2008).

Selon Tyson (1999 : 81), la critique féministe examine la manière dont la littérature (ou d'autres productions culturelles) soutient ou sape l'oppression économique, politique, sociale et psychologique des femmes. Si le terme « féminisme » ne prend son sens actuel qu'à la fin du XIX^e siècle, les idées de libération de la femme prennent leurs racines dans le siècle des Lumières. Ainsi, pour Karen Offen, il s'agit d'une idéologie ou d'un mouvement pour le changement socio-politique basé sur une analyse critique du privilège des hommes et de la subordination des femmes dans toute société.

La femme européenne au XVIIIe siècle

Sophie Delahaye, dans « La femme selon *l'Encyclopédie* » (2007 : 98-109) observe l'évolution du discours tenu sur la femme notamment à travers les dictionnaires

et les encyclopédies pour retracer les étapes de l'évolution des mentalités sur la question féminine : « Depuis la première et jusqu'à la huitième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, l'exemple biblique qui suit la définition de la femme s'impose et justifie, du point de vue de la genèse, la prééminence de l'homme sur la femme » (101).

Ainsi, la femme des lumières rejoint encore celle du XVIIe siècle. En étudiant la femme selon quatre encyclopédistes, Delahaye s'accorde avec Michèle Crampe-Casnabet qui accuse la femme d'être complice de son oppression :

Il se pourrait fort que la subordination féminine ne tienne qu'à des conventions civiles établies, sans l'avis des femmes, par le sexe masculin. Il reste que la femme, en se mariant, accepte la convention et donc la soumission (103).

Isabelle Tremblay, dans son article, « Bonheur et intimité dans quatre romans d'Isabelle de Charrière », présente l'idée du bonheur des femmes comme une préoccupation de la littérature au XVIIIe siècle (2007 : 23). Tremblay affirme que les héroïnes imaginées par les romancières de cette époque sont déchirées entre leur identité personnelle et leur identité sociale. Selon Tremblay, « Isabelle de Charrière dénonce le fait que l'individualité féminine, essentielle à la construction identitaire et au bonheur, se voit étouffée par l'identité que le mariage et la famille confèrent. » où l'identité de l'homme domine l'individualité de la femme. La figure de la femme mariée existant par sa fonction d'épouse plutôt qu'en tant que personne parcourt les romans d'Isabelle de Charrière. L'anéantissement de l'identité de la femme est dû à sa soumission psychologique, physique et morale. La liberté s'avère une condition indispensable au bonheur. La veuve a alors plus de chance d'atteindre le bonheur. Tremblay (35) conclut que :

Le veuvage, la lettre, la complicité féminine et la liberté favorisent la sauvegarde du *moi* des héroïnes et participent au succès de leur quête

du bonheur. Préparée à défendre sa personnalité contre les usages du privé et à affronter l'espace conjugal tel qu'il se présente au siècle des Lumières, Cécile incarne le prototype de la femme heureuse.

La femme orientale au XVIIIe siècle

Amandine Rabier affirme que l'ouvrage d'Emmanuelle Peyraube, *Le Harem des Lumières*, parcourt les différentes images de la femme orientale au XVIIIe siècle. Les appartements du harem de l'Empereur ottoman sont des lieux clos jalousement gardés par les eunuques. Faute de pouvoir pénétrer les mystères du monde oriental, les peintres voyageurs réinventent les femmes du harem à travers leur propre culture. Les représentations de la femme ottomane semblent d'une telle authenticité qu'elles forment pour longtemps l'image du harem.

Naim, dans l'article « L'Arabe aux yeux de l'orientalisme littéraire », insiste que l'Occident, tout au long de l'Histoire, s'est construit un système de représentations concernant l'Arabe, « l'Autre » par excellence, surtout avec la mode orientaliste en littérature. Mais, ce n'est qu'à partir du 19^e siècle que la littérature française va mettre en scène d'une manière continue l'Arabe et son univers surtout grâce aux voyages en Orient des écrivains comme Chateaubriand, Lamartine ou encore Flaubert. Ces représentations forment l'essence du concept d'Orientalisme élaborée par Edward Said en 1979.

Ali, dans son article intitulé « Les femmes musulmanes : entre cliché et réalité », affirme que les clichés sur l'Orient et les femmes orientales qui se sont imposés dans l'imagination populaire se sont perpétués en Europe depuis le Moyen Âge. Cette projection du mal sur une culture étrangère représentait une intolérance qui était propre à l'Europe médiévale à cause de son ignorance de ces cultures. Ali confirme que les artistes européens en visite dans les pays musulmans n'avaient absolument aucun accès aux bains et aux harems orientaux et n'ont vraisemblablement jamais rencontré une femme

musulmane dévoilée, et encore moins nue. De plus, bon nombre d'artistes n'ont jamais fréquenté les pays orientaux. Néanmoins, ces artistes ont réussi à répandre les clichés les plus courants, en représentant, dans la littérature et l'art, les femmes orientales comme des objets sexuels, mauvais, débridés et débauchés, ayant pour seul but dans la vie de séduire et de satisfaire les désirs illicites des mâles orientaux, puis des mâles européens en voyage. Pour Ali, l'apparition en Occident au début du XVIIIe siècle de l'image d'une femme orientale ignorante et réprimée dans la culture islamique, d'une personne dont le rôle se résumait à la procréation, aux soins dus aux enfants derrière des portes fermées et à l'esclavage pour le compte du mari et/ou des autres parents masculins, était plutôt une attaque dirigée contre l'Islam. Pour l'Occident, l'Islam était une religion arriérée, répressive et cruelle. Dans ce schéma, la féminité victorienne comme les autres aspects de la société du centre colonial, étaient considérées comme la référence idéale de la civilisation. L'idée que d'autres hommes, dans des sociétés situées au-delà des frontières de l'« Occident civilisé » agressaient et maltrahaient les femmes, devait être utilisée dans la rhétorique du colonialisme, pour rendre moralement justifiables les projets visant à défaire ou anéantir les cultures des peuples colonisés.

IV. LECTURE FEMINISTE DES *LETTRES PERSANES*

Critique de la femme française et occidentale

Montesquieu juge très sévèrement ses contemporains. Il présente une nation inondée par le vice et une société caractérisée par un relâchement de mœurs. Dans cette société française mondaine corrompue et avilie, c'est la femme qui joue le rôle le plus prédominant. En effet, dans un pays où la pudeur et la vertu manquent, les Françaises sont championnes de la décadence morale. Ainsi, elles se servent de leur puissance pour

encourager la débauche. En France où « on ne connaît ni la pudeur ni la vertu (...) les femmes y ont perdu toute retenue » (*Lettres persanes*, Lettre 21). Elles sont la partie la plus frivole, et peut-être la plus libertine. Elles préfèrent accorder plus de protection aux coureurs de jupons (Don Juan) qu'à ceux qui s'imposent par leur mérite personnel (lettre 48).

Malgré la complicité entre hommes et femmes dans la débauche, Montesquieu attribue cette négativité à toute la gentry féminine alors qu'il restreint le vice aux Don Juan, pas à tous les hommes. Montesquieu accusait les femmes d'être les avant-gardes de la dépravation des mœurs en France. Les femmes, entre elles, ne font que sentir le ridicule des autres femmes. Ainsi, croyant éviter leur propre ridicule, elles s'adonnent à la coquetterie, sans se soucier de leurs époux :

Elles veulent ruiner leurs maris, et, pour y parvenir, elles ont les moyens de tous les âges (...) les habits et les équipages commencent le dérangement ; la coquetterie l'augmente ; le jeu l'achève » (lettre 56)

Ainsi, les hommes sont traités avec des clichés positifs comme 'travailleurs' ou 'riches'. Quant aux femmes, elles sont passives et négatives. Elles s'adonnent au gaspillage, qui est considéré comme un complot de la gentry féminine pour détruire la richesse des hommes, et ainsi, les réduire probablement à un niveau de dépendance, semblable à celle des femmes. Ce serait également un désir de vengeance contre les hommes qui occupent leur temps à travailler et qui manquent de prêter attention à leurs épouses. En revanche, les femmes accordent leur amour et leur protection – acquise par l'ardeur de leurs époux – aux coureurs de jupons qui ont le temps de les flatter et d'apprécier leur coquetterie.

La coquetterie, très grotesque, impose son despotisme à Paris. Les femmes libres en France, sans le sérail oriental, s'enferment dans les carcans du désir et de l'illusion. Il y a des femmes qui « savent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle, et même rappeler une femme du sommet de la vieillesse pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre » (lettre 58). Si les françaises s'avèrent libres sur le plan social, elles sont plutôt des prisonnières 'psychologiques' du désir et de l'illusion de paraître belles à tout âge. Récemment, Le Clézio a accusé cette attitude trompeuse des femmes occidentales. À la vue d'une vieille femme africaine, le narrateur était initialement choqué. Cependant, lorsqu'il apprit qu'il était face à la représentation réelle de la vieillesse, il finit par afficher de l'amour et de l'intérêt (*L'Africain*, 2004 : 12) : Le Clézio traite cet artifice de la part des Françaises de vice :

En France, en Europe, pays des gaines et des jupons, des soutiens-gorge et des combinaisons, les femmes sont ordinairement exemptes de la maladie de l'âge. (p. 13)

La question n'était sans doute pas : pourquoi cette femme est-elle devenue ainsi, usée et déformée par la vieillesse ? Mais : Pourquoi m'a-t-on menti ? Pourquoi m'a-t-on caché cette vérité ? (p. 13)

Alors que Montesquieu traite les hommes de France en général de façon positive du fait qu'ils sont moins jaloux que les Perses, il condamne les femmes de France pour leur légèreté. Cette légèreté des femmes, liée à la liberté dont elles jouissent, est marquée par l'impudeur et l'infidélité conjugale. Elles se transforment en femmes-objets et ne sont appréciées qu'en fonction des seuls critères de la beauté et de la sociabilité. Souvent, comme l'entrevoit la lettre 57, elles se laissent entretenir en « filles de joie » par les libertins. Dans leurs rapports ambigus avec les prêtres, elles polluent la morale de ces derniers et les obligent à oublier leur vœu de chasteté, par exemple lorsqu'elles

demandent, en jolies pénitentes, aux prêtres de dissiper des prétendus maux de tête. Montesquieu, une fois de plus, attribue la corruption des mœurs aux femmes, sans exception ni restriction. Néanmoins, une restriction est placée sur les hommes. Seuls les libertins sont les complices des femmes. Quant aux hommes religieux qui ont des rapports illicites avec ces femmes, ils ne sont pas traités comme complices, mais plutôt comme des victimes de la ruse des femmes.

Dans la lettre 58, Montesquieu présente les femmes comme étant capable de prendre habilement l'argent des autres en se servant de leur charme. C'est encore une image négative de voleuse que l'auteur attribue aux femmes. Montesquieu passe sous silence le type d'homme qui se laisse soutirer de l'argent sous le charme des femmes. Cette complicité est négligée et remplacée par une accusation de la gente féminine : voleuse, escroque. Pour plaire aux femmes, le badinage « semble être parvenu à former le caractère général de la nation : on badine au conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambassadeur » (lettre 63). Aussi, la femme est-elle accusée d'être source de distraction des hommes dans leurs fonctions politiques, militaires et diplomatiques.

La place de la femme dans la société est renforcée par l'histoire d'Ibrahim et Anaïs qui dénonce l'orgueil masculin et la condition féminine : « Quant on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours, auparavant ceux de se faire haïr » (lettre 141). Pour une fois qu'un vice semble être attribué à la généralité des hommes, la société en question n'est pas celle de Montesquieu. L'orgueil des hommes se dévoile dans la société orientale d'Ibrahim et à travers une anecdote. L'histoire présente la révolte, la victoire, la liberté et le bonheur des femmes contre la jalousie cruelle et brutale de certains hommes.

Quant aux Français qui ne sont pas jaloux, ils « ne parlent jamais de leurs femmes ; c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connaissent mieux qu'eux » (lettre 55). Cette catégorie d'hommes qui connaît mieux les femmes *en général* des autres seraient les libertins et quelques religieux corrompus par les femmes. Ce comportement des femmes est lié à l'anarchie latente qui existe dans la société. Même les institutions familiales connaissent une grave crise d'autorité. Ainsi beaucoup de Français, dans la lettre 59, s'attristent du présent et louent le temps passé. Dans un monde qui se ment à lui-même, on est condamné à séduire par les apparences. Cela explique l'importance de la mode (lettre 99), le désir des hommes de présenter à tout prix une image avantageuse d'eux-mêmes et leur habitude de parler pour ne rien dire : « leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure » (lettre 50)

De même, si la femme est accusée en grande partie de la dépravation des mœurs, c'est elle qui en souffre énormément. La lettre en abîme d'une actrice – qui a perdu sa chasteté à un jeune abbé qui la renie – souligne les dégâts : « Je suis la malheureuse fille du monde (...) actrice de l'opéra » (lettre 28).

Critique de l'image de la femme orientale

Oumsalem, à propos du mythe de l'Orient dans la littérature du XVIIIe siècle, soutient que l'Orient est cette contrée qui a toujours intrigué et hanté l'imaginaire européen. Il affirme que Montesquieu n'échappe pas à cette hantise à l'aube d'un siècle où la philosophie des Lumières prônera la tolérance et l'ouverture sur les différences des autres cultures. Oumsalem caractérise l'œuvre de Montesquieu de farce persane étant donné que ce dernier ne connaît de la Perse que ce qu'il a lu dans les récits de voyage d'autrui : « Comment peut-on être Persans ? » quand on ne l'a jamais été?

À travers les lettres d'Usbek et de ses correspondants, un discours spécifie la nature de la plupart des gouvernements orientaux de l'époque : le despotisme. A la tête des monarchies héréditaires orientales, des tyrans absolus exercent et maintiennent le pouvoir par la force. Usbek, ce seigneur persan qui jouit des privilèges de la royauté, critique cette réalité politique :

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrâce du prince, est sûr de mourir (...) dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes (...) s'ils n'avaient à leur solde un nombre innombrable de troupes pour tyranniser le reste de leur sujets, leur empire ne subsisterait pas un mois.» (Lettre CII d'Usbek à Ibben) :

Et pour compléter ce tableau persan, Montesquieu polarise son attention sur la femme persane et sa condition. Il présente la séquestration de la femme persane et son éducation tout en ironisant ce qui la distingue de la femme européenne :

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France (...) Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent : elles ne jouent ni ne veillent, elles ne boivent point de vin, et ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le sérail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination et du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves, et les joies sévères ; et on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance. » (Lettre XXXIV d'Usbek à Ibben).

Et si le grand débat de la liberté de la femme préoccupe les Persans du roman, ces derniers sont absolument ahuris par la liberté des mœurs des Européennes et ils finissent par se féliciter de tenir leurs femmes à l'abri des tentations en les enfermant :

C'est une grande question parmi les hommes de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour et contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes (...) Le

prophète a décidé la question, et a réglé les droits de l'un et de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles. » (Lettre XXXVIII de Rica à Ibben)

La satire politique de l'Orient commence par l'évocation d'Usbek du véritable motif de son voyage : en homme vertueux, il devait quitter « une cour (si) corrompue » (lettre 8) et non pas l'envie d'étudier les sciences de l'Occident. Les *Lettres persanes* représentent un prétexte pour peindre les arcanes de la vie politique française. Cependant, il s'y dégage une certaine image de l'Orient, dans le romanesque du sérail.

Les femmes du sérail apparaissent désenchantées et désespérées à l'image de la population française. Le sérail semble être la métaphore emblématique du despotisme en France et en Europe. Il y ressort une image du sérail despotique : despotisme des hommes envers leurs épouses, despotismes des leaders arabes sur la population. Les eunuques exercent une fonction désastreuse auprès d'Usbek sur les dames orientales. Le grand eunuque, Solim, excite constamment le soupçon et la jalousie de son maître. La jalousie des Arabes empoisonne leurs relations intimes avec leurs épouses. Le suicide de Roxane devient non seulement une revanche sur l'amour absent, il exprime le désir de libération de la femme orientale et la condamnation du despotisme oriental.

Une allégorie de la tyrannie méprisée et défaillante se retrouve dans l'histoire d'Anaïs (épouse) et Ibrahim (polygame) ; « Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr. » (Lettre 141). Contrairement à ses autres compagnes, Anaïs méprisa la crainte. Par sa mort physique, elle bannit sa servitude, ses frustrations, son désespoir et ses peines. Ibrahim, le jaloux et le cruel, est chassé et remplacé par un autre Ibrahim, (plus) gentil et aimable.

L'expulsion du tyran Ibrahim évoque donc le mépris du despotisme et constitue une mise en garde contre le malheur d'un pays soumis à ce régime.

CONCLUSION

La création de deux personnages a permis à Montesquieu de présenter des points de vue différents mais contemporains. *Les Lettres persanes* est un roman par lettres construit à partir de la juxtaposition entre l'image de la France et celle de l'Orient despotique. Si Montesquieu espérait créer une distance culturelle avec sa propre civilisation pour mieux la juger, Oumsalem, soutient que la raison de ce choix serait aussi bien l'ouverture sur la culture de l'Autre (orientale) selon un objectif de découverte et de tolérance par les Français. Ainsi, Le Baron de la Brède tentait de dépasser l'ethnocentrisme européen en invitant les lecteurs (occidentaux) à réfléchir sur les images réciproques entretenues entre eux-mêmes et les étrangers (de l'Orient). Montesquieu a, alors, réussi à projeter l'étrangeté de sa propre culture.

Dans cet exotisme inversé, l'œuvre Montesquieu présente une image négative de la femme française du XVIII^e siècle. Toutes les forces des femmes, leurs influences et leurs contributions sont dégradées et traitées de façon péjorative. Montesquieu les accuse, toutes sans exception, de la décadence morale de son époque. Le petit nombre d'hommes qui les accompagnent dans la débauche sont eux-mêmes sous l'emprise des femmes.

L'image de la femme orientale est une image non authentique, imaginée ou acceptée, dont Montesquieu se sert juste pour condamner la monarchie française despotique et le despotisme oriental tyrannique. Il s'en sert juste pour suggérer les risques d'une 'orientalisation' de la monarchie française autant qu'une 'francisation' de la mentalité orientale.

BIBLIOGRAPHIE

- Ali, Wijdan. « Les femmes musulmanes : entre cliché et réalité », *Diogène*, 2002/3 (n°199), Page 92-105 Paris : P.U.F, extrait du site MON CAIRN.INFO, <http://www.cairn.info/revue-diogene-2002-3-page-92.htm>; extrait le 20 septembre 2012.
- Bertaut, Jules. *La vie littéraire en France au XVIII^e siècle*. Paris : Ed. J. Tallandier, 1954.
- Darcos, Xavier & Tartayre, Bernard. *Le XVIII^e siècle en littérature*. Paris : Ed. Hachette, Paris, 1990.
- Delahaye, Sophie. « La femme selon l'Encyclopédie », Montfort, Catherine R (Ed.) *Women in French Studies*, the Fourteenth Annual Collection of Essays Presented by Women in French. Santa Clara University, 2007. p.98-109
- Lagarde, André & Micard, Laurent. *XVIII^e siècle : les grands auteurs du programme*. Paris : Ed. Bordas, 1967.
- Montesquieu. *Lettres persanes*. Paris : Ed. Garnier Flammarion, 1964.
- Montfort, Catherine R (Ed.) *Women in French Studies*, the Fourteenth Annual Collection of Essays Presented by Women in French. Santa Clara University, 2007.
- Naim, Rachid. « L'Arabe aux yeux de l'orientalisme littéraire », in *interfrancophonies n° 3, Figures de l'étranger dans les littératures francophones*, n°3, 2010. <http://www.interfrancophonies.org/NAIM.pdf>
- Offen, Karen. "Defining Feminism: A Comparative Historical Approach" in *Signs: Journal of Women in Culture and Society* 1988, vol. 14, no. 1, by The University of Chicago, 1988, <http://www.keele.ac.uk/history/currentundergraduates/tltp/SUFFRAGE/DOCUMENT/OFFENA.HTM>
- Oumsalem, Feriel. « Le mythe de l'Orient dans la littérature du XVIII^e siècle : Montesquieu, un Persan l'espace d'un roman », in *Synergies Algérie n° 3 - 2008* pp. 181-187, <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Algerie3/oumsalem.pdf>
- Rabier, Amandine. « Mille et une femmes orientales », commentaire sur l'ouvrage de Emmanuelle Peyraube : *Le Harem des Lumières, l'image de la femme dans la peinture orientaliste au XVIII^e siècle* in *L'Œil - n° 603 - Juin 2008*, http://www.lejournaldesarts.fr/oeil/archives/docs_article/54503/emmanuelle-peyraube--le-harem-des-lumieres.php
- Oster, Pierre. *Dictionnaire de citations françaises*. Paris : Robert, 1978.
- Robert, Paul. *Dictionnaire universel des noms propres*. Paris : Robert, 1995.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Du Contrat social*. ville; Ed.; année
- Said, Edward. W. *Orientalism*, New York: Vintage Books, 1979.
- Thucydide. « XVIII^e siècle : La femme entre nature et société (Le poids des préjugés au XVIII^e siècle) », <http://www.thucydide.com/realisations/comprendre/femmes/femmes1.htm>
- Tyson, Lois. *Critical Theory Today: a User-Friendly Guide*. New York and London: Garland Publishing Inc., 1999.
- Tremblay, Isabelle. « Bonheur et intimité dans quatre romans d'Isabelle de Charrière », Montfort, Catherine (Ed.) *Women in French Studies*, Santa Clara University, 2007.